

Les Beatles & Mohammed Ali
Albert Einstein & Sigmund Freud
Brigitte Bardot & Marilyn Monroe
Marcel Proust & James Joyce
Franco & De Gaulle
Groucho Marx & T.S. Eliot...

In-
croyables

Sous la direction de
Michel Richard

rencon-

Préface de
Marc Lambron
de l'Académie française

Tallandier **Le Point**

tres

Incroyables rencontres

Sous la direction de
Michel Richard

Incroyables rencontres

Préface de Marc Lambron
de l'Académie française

Tallandier/Le Point

© Éditions Tallandier/Le Point, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-3246-0

Rencontres

Marc Lambron
de l'Académie française

Il y a la rencontre simple, celle de l'aléa de rue ou du propos de comptoir. On entame la conversation, deux silex se frottent l'un à l'autre, l'alliage fait le compagnonnage. En littérature, il existe une circonstance où Bouvard rencontra Pécuchet, où Vladimir se frotta à Estragon. La suite dans Flaubert et Beckett. Pour le monde des tréteaux ou de l'esprit, on peut imaginer la première rencontre de Flers et Caillavet, de Barillet et Grédy, de Poiret et Serrault. S'ils ne furent pas toujours fusionnels au long des années, ces couples sont devenus indissociables dans le répertoire. Au plus étroit, on ne s'étonnera pas des collusions entre les frères Goncourt, Wright ou Lumière, car ils avaient la même mère. Pour ne pas parler des sœurs Kessler, fameuses danseuses et

comédiennes des années 1960, qui se connurent *in utero*, car elles étaient jumelles.

Non, ce dont il est question ici, ce sont les alliances éphémères ou incongrues, les circonstances choquantes, amusantes ou attendrissantes qui unirent pour un temps, et parfois pour longtemps, deux individus que peu de chose destinait l'un à l'autre, mais qui restent parfois indissociables dans la mémoire, sinon dissociés par l'histoire. Si l'on regarde la photo où Fernandel pose à côté de Goebbels (elle existe), il faut pour la comprendre expliquer qu'elle date des années 1930, lorsque des acteurs français tournaient habituellement dans les studios allemands de la UFA. Prise en 1942, elle aurait eu un autre relief, autrement lugubre. De même, c'est Paul Valéry qui accueille en 1931 le maréchal Pétain à l'Académie française. Il ne l'eût pas fait en 1944, où les élections étaient d'ailleurs suspendues. Et je rêve parfois, même si la chose est peu documentée, sur ces quelques mois où le jeune peintre Jean-Gabriel Domergue, qui prospérerait plus tard en portraitiste de la bourgeoisie, employa comme homme de maison un exilé russe du nom de Vladimir Oulianov : le futur Lénine.

Certaines rencontres rapprochent des inconnus appelés par les alliances d'État à se connaître, et même à s'unir : que pouvaient penser l'un de l'autre, dans leur for intérieur, les jeunes Louis XIV et

Marie-Thérèse d'Autriche, lorsque leurs carrosses convergeaient vers la Bidassoa pour un mariage imposé, mais supposé durer jusqu'à la mort ? Et Churchill, n'eût été la guerre, était-il destiné à pactiser avec un obscur militaire français nommé Charles de Gaulle ? Les deux ne manquaient d'ailleurs pas, à fleurets mouchetés, de faire sentir leurs différences. « Il y a toujours un carnaval à Londres ? » s'enquit un jour insidieusement le chef de la France libre devant la vêtue un peu trop ornée du politicien britannique. Lequel répondit avec ce coup de fouet : « Tout le monde ne peut pas s'habiller comme le soldat inconnu. » Les circonstances de guerre font d'ailleurs les rapprochements effarants. Un seul homme au monde put converser d'un ton égal avec Hitler en 1941 et Eisenhower en 1942. Il se nommait François Darlan. Un assassinat mit promptement fin aux grands écarts de l'amiral.

Parfois, la légende est rétrospective. Lorsque le jeune Hemingway rencontre le jeune Fitzgerald, lorsque Henry Miller séduit Anaïs Nin, aucun d'entre eux n'a encore vu sa réputation gravée dans le marbre : c'est le siècle qui leur donnera de la stature et les consacrera dans l'après-coup. Et qu'étaient aux yeux des Londoniens ces deux clochards français nommés Verlaine et Rimbaud ? À l'inverse, il y a des rencontres préméditées, en recherchant une sorte d'effet musée Grévin, où l'on voit des légendes vivantes

mises en présence, par hasard ou par intention, avec en perspective la grande scène de genre, le tableau d'histoire. En général, cela ne marche pas : on ménage une proximité, mais les egos se jaugent et se méfient, ce qui glace ou calcine le contact. Brigitte Bardot et les Beatles dans une suite de l'hôtel George-V ? Il ne se passa rien. Comme le dit le photographe Jean-Marie Périer, qui orchestre la rencontre : « Les Beatles contemplaient une couverture de *Jours de France*, Bardot regardait une pochette de disque. » Proust et Joyce dans un taxi ? Un non-événement. Alain Delon à l'écran avec la même Bardot, ou la jeune Jane Birkin ? Séduction plate en marge du tournage, c'est Serge Gainsbourg qui les attirait. Et Proust, toujours lui, racontant sa rencontre avec Francis Jammes : « Je le croyais évangélique et pauvre. Il me parla Royal Dutch et vénerie. »

À l'inverse, il y a les clics réussis, souvent entre artistes de différentes disciplines. Proximités fécondes entre Cézanne et Zola, Sartre et Giacometti, Aragon et Matisse. Implantation dans la mythologie populaire, mais aussi dans la vie réelle, des idylles entre écrivains et très belles femmes, souvent actrices : Marlene Dietrich et Erich Maria Remarque, Marilyn Monroe et Arthur Miller, Mia Farrow et Philip Roth, Mario Vargas Llosa et Isabel Preysler. On a aussi vu des rapprochements transgénérationnels concertés par le show-biz, qui adore

les collisions de tessitures : Frank Sinatra chanta en duo avec Elvis Presley, comme Tony Bennett avec Amy Winehouse.

Au besoin, l'enjolivement littéraire y supplée, fût-ce à travers les époques. Dans *Concert baroque*, Alejo Carpentier orchestre la rencontre à Venise de Monteverdi et Stravinsky. Le spirite Victor Hugo, lors de ses séances de tables tournantes, dialoguait volontiers avec le Christ ou Shakespeare, qui lui répondaient en vers. Pour ne pas parler de Malraux, dont la rencontre avec Mao fit l'objet dans les *Antimémoires* de pages flamboyantes, qu'il vaut mieux ne pas comparer avec le verbatim du Quai d'Orsay, beaucoup plus plat. Lequel Mao, à l'occasion de son sommet surréaliste avec Nixon, inspirera plus tard à John Adams un opéra entier, *Nixon in China*. Avis aux compositeurs : les rencontres retracées dans le présent volume pourraient donner lieu à autant d'opéras, à tout le moins d'oratorios. Quant à Jean-Claude Brisville, il ne nous aura pas attendus pour mettre en présence Talleyrand et Fouché dans *Le Souper*, un succès de la scène et de l'écran.

Restent les rencontres que l'histoire autorise quand elle s'apaise. Le dialogue entre Hélié de Saint Marc et August von Kageneck, anciens soldats ennemis durant la Seconde Guerre mondiale, donna lieu à un beau livre. Et il y eut après 1989 une rencontre filmée entre les maîtres-espions de la guerre froide,

dont Markus Wolf et le Français Constantin Melnik, qui s'étaient mortellement combattus pendant quarante ans. La vie discrète des politiques pourrait également offrir des morceaux de choix : que se disaient François Mitterrand et Martine Carol, quels mots échangèrent Valéry Giscard d'Estaing et le leader des Black Panthers Eldridge Cleaver, qui sont réputés s'être rencontrés discrètement lorsque le premier régularisa la présence en France du second ? Nous n'aurons jamais la transcription des échanges assurément éminents entre Joey Starr et François Hollande à la table de ce dernier. Mais l'on se souviendra que l'arrêt cassant la révocation du diplomate collaborateur Paul Morand eut pour rapporteur au Conseil d'État un certain Georges Pompidou. Et que Jean-Luc Mélenchon déjeunait parfois avec Jean d'Ormesson.

Ici, vous découvrirez, entre beaucoup d'autres duos, Groucho Marx et T. S. Eliot, Bonaparte et Madame de Staël, Einstein et Freud, André Breton et Claude Lévi-Strauss. Rencontres que le vent de l'histoire disperse dans les ossuaires, mais que l'émotion des instants grave dans la mémoire. C'est une sorte de site Meetic des grandeurs confrontées et des réputations en fusion.

Ouvrez la porte de la maison, quelqu'un vous attend dans le salon.

T. S. Eliot et Groucho Marx
Un courrier de fan

Thomas Mahler

« J'aimerais avoir une photo de vous avec un cigare. » Début 1961, Groucho Marx reçoit une lettre de fan avec demande de portrait. La routine pour l'homme aux Dunhill 410 (« Entre une femme et un cigare, toujours je choisirai le cigare »), depuis longtemps passé des écrans de cinéma au rang d'icône. Sauf que la lettre est signée T. S. Eliot. Oui, le T. S. Eliot prix Nobel de littérature, poète et dramaturge corseté, l'auteur avec *La Terre vaine* et *Quatre Quatuors* d'œuvres si hermétiques qu'il a fallu les accompagner d'un robuste appareil de notes expliquant les intentions du poète et éclairant ses nombreuses citations érudites (jusqu'au sanskrit...). Au lecteur contemporain blasé de voir se côtoyer sur un même plateau télé romanciers, comiques et actrices porno, il faut rappeler que nous sommes à une époque où le mariage entre Arthur Miller et

Marilyn Monroe fait encore figure de transgression. Avec plusieurs décennies d'avance sur la « défaite de la pensée » d'Alain Finkielkraut, T. S. Eliot s'est d'ailleurs fait le pourfendeur du déclin civilisationnel, déplorant que la culture, la vraie, la grande, soit corrompue par les films, la littérature populaire, Hemingway ou les journaux. « Nous vivons à un âge impossible, se lamente le poète, un monde de voyous. » Persuadé que les villes modernes sont aussi condamnées que les cités bibliques de Gomorrhe ou Ninive, le prophète fustige le nihilisme. Un nihilisme dont les Marx Brothers, avec leurs comédies anarchiques et mufles, ont été les plus grands champions, poussant le chaos jusqu'à questionner les principes mêmes de la comédie. Mais qu'est-il donc arrivé à notre Nobel ?

Flatté et enthousiaste, Groucho Marx envoie rapidement un portrait studio le représentant tel qu'il est alors : un septuagénaire adepte du nœud papillon, qui a troqué son postiche gaguesque pour une vraie moustache. L'humoriste s'apprête à faire ses adieux au quiz show *You Bet Your Life*, dans lequel pendant quatorze ans il a joué au Jean-Pierre Foucault sarcastique, improvisant avec les participants, anonymes ou célèbres. Le 26 avril 1961, Eliot annonce à l'autodidacte new-yorkais qu'il va intégrer la Pléiade. « Cher Groucho Marx. Ceci pour vous faire savoir que votre portrait est bien arrivé, qu'il m'a fait le

plus grand plaisir et qu'il apparaîtra sur mon mur en compagnie d'autres amis fameux comme W. B. Yeats et Paul Valéry. Que vous veuillez réellement en retour une photographie de moi ou que vous ne l'ayez demandée que par simple politesse, je vous en envoie quoi qu'il en soit [...]. Vous êtes ma pin-up la plus convoitée. Je serais heureux d'occuper une bien plus humble place dans votre collection. Et si, par hasard, vous et Mrs. Marx êtes à Londres, ma femme et moi serions heureux de dîner avec vous. Votre sincère T. S. Eliot. » Réponse le 19 juin dans une dialectique typiquement marxiste : « Cher T. S. Je n'avais aucune idée que vous étiez si mignon. Que vous n'ayez jamais eu le rôle principal dans un film sexy, je ne peux l'attribuer qu'à la stupidité des directeurs de casting. Devrais-je venir à Londres, je profiterai de votre aimable invitation et si vous venez en Californie j'espère que vous me permettrez de faire de même. Cordialement. Groucho Marx. »

Quelle probabilité que ces deux-là se parlent ? Aucune, si on en juge par leurs origines. « Même si c'est un fait bien connu, je pense que c'est le bon moment pour vous annoncer que je suis né à un jeune âge », révèle le troisième des frères Marx dans son hilarante autobiographie, *Groucho et moi*. Né le 2 octobre 1890, de son vrai nom Julius Henry Marx (un prénom qu'il déteste), il grandit à Yorkville,

dans l'Upper East Side, quartier alors bastion de l'immigration allemande. L'appartement du 179 East 93rd Street a trois chambres et préfigure le chaos des films à venir. Le père alsacien, Simon, fut selon sa progéniture « le tailleur le plus inepte de l'histoire du quartier ». La mère, la théâtrale Minnie, vient d'Allemagne, et la famille vit avec des grands-parents ventriloques et harpistes, sans compter le « flux régulier de parents pauvres qui passait par notre maison nuit et jour ». Ça circule si bien chez les Marx qu'un jour Minnie découvre son époux hébergeant dans son lit une cousine. Chico, joueur et voleur pathologique, est le favori de maman. Harpo, lunaire silencieux qui a quitté l'école, a les faveurs du père. Gummo, malade, a besoin d'attention, et Zeppo est le petit dernier. Anodin, introverti, Julius semble perdu dans ce tumulte. Il doit quitter l'école en cinquième pour travailler dans une fabrique de perruques. Désireux de plaire à la volcanique Minnie, le futur Groucho fait l'enfant de chœur, puis se lance dans le vaudeville « à une époque où la place de l'acteur dans la société se situait entre la diseuse de bonne aventure et le pickpocket ». Comme le diagnostique le journaliste Lee Siegel dans *Groucho Marx : The Comedy of Existence*, le flux insensé des paroles, le ton à la mitraillette du comique n'ont longtemps été qu'un moyen de se faire remarquer. Et puis il y a chez cet autodidacte frustré une soif

de livres qui le fait fréquenter les librairies comme les bibliothèques publiques et nourrir une admiration absolue pour l'écriture. « Je n'étais pas satisfait. Je voulais écrire. Le fait que je n'étais même pas diplômé du secondaire m'effrayait et me retenait. Tous les auteurs à succès étaient passés à l'université, et je les enviais. "Qu'est-ce qu'un acteur, pensais-je. Rien ! Juste un embout buccal pour les mots de quelqu'un d'autre. C'est l'auteur qui fait de l'acteur qu'il soit bon ou pas" », dira-t-il. Cette quête de reconnaissance littéraire le pousse à écrire dans les années 1920 pour le *New Yorker*. Pour l'acteur, figurer dans *The American Language*, célèbre étude sur le langage populaire du linguiste H. L. Mencken, vaut tous les oscars. Alors qu'avec leurs pantomimes ou *slapsticks*, les gags de Chico et Harpo renvoient au vaudeville et au cinéma muet, Groucho est la bombe verbale lancée par le cinéma parlant, le Marx intellectuel de loin le plus subversif pour l'ordre établi. Et il suffit de lire le début de ses Mémoires pour se convaincre du respect sacré que ce clown a pour la littérature, moquant les livres de célébrités écrits par les nègres : « Je sais parfaitement que je ne suis pas Faulkner, Hemingway, Camus ou Perelman... ou même Kathleen Winsor. Mais chaque mot de ce méli-mélo mal écrit et filandreux l'a été à la sueur de mon front. »

Pur produit de la gentry WASP et puritaine, Thomas Stearns Eliot n'a jamais nourri ce genre de complexes. Son grand-père, le pasteur unitarien William Greenleaf Eliot, un modèle de piété, a migré vers la frontière du Midwest pour y fonder une université et des institutions civiques, mais les Eliot font partie de l'establishment de la Nouvelle-Angleterre, avec un ancêtre qui fut juge de sorcières à Salem. Né le 26 septembre 1888 à Saint Louis, Missouri, le futur « T. S. » ne manque ni d'argent ni de lettres entre un père homme d'affaires et une mère enseignante. Il fait le grand chelem en étudiant la philosophie à Harvard, la Sorbonne et Oxford. Le titre de sa thèse hégélienne ? *Savoir et expérience dans la philosophie de F. H. Bradley*. À Londres, obsédé par la sainteté, le conservateur et conventionnel Eliot détonne au milieu de l'avant-garde sexuellement très libérée du Bloomsbury. Virginia Woolf à son beau-frère : « Viens déjeuner. Eliot sera là dans un costume quatre-pièces. » Le critique Edmund Wilson : « Il vous fait d'abord un peu froid dans le dos car il est un tel personnage, artificiel, ou plutôt qui s'est créé de toutes pièces. Mais il a fait un travail si parfait que vous finissez souvent par l'admirer. » L'Américain se fait plus anglais que les Anglais, adoptant en 1927 la religion anglicane, la nationalité britannique et le chapeau melon. Le prix Nobel en 1948 le consacre en conscience morale, alors même que son

ton retenu, ses silences graves, ses mains dans le dos et son mode de vie d'ermite-martyr devraient faire fuir les foules. En 1956, s'exprimant dans une salle de basket à Minneapolis devant 13 700 personnes, le poète bat même un record mondial d'affluence pour une conférence de critique littéraire.

Qu'importe que T. S. Eliot se définisse comme « classique en littérature, royaliste en politique, anglo-catholique en religion », tandis que Groucho Marx a résumé sa vision politique par un « quoi qu'il en soit, je suis contre » : l'étrange correspondance, sans doute interrompue en 1962, reprend début 1963 du fait de l'emphysème du prix Nobel. « Cher M. Eliot : Je lis dans *Time Magazine* que vous êtes malade. Je tiens juste à vous faire savoir que je vous soutiens en vue d'une rapide convalescence, d'abord pour votre contribution à la littérature, mais aussi parce que sous la plus pénible des conditions vous n'avez jamais cessé de fumer des cigares. » Le poète souffrant le remercie en lui donnant du « cher Groucho », mais, premier malentendu, se plaint dans le post-scriptum que les visiteurs de son bureau ne reconnaissent pas le portrait de l'acteur car il est sans « cigare et les yeux qui roulent ». Traduction : au Groucho authentique, le Nobel préférerait la caricature, une photo du Rufus T. Firefly ou Otis B. Driftwood des films, celui avec la moustache et les sourcils dessinés grossièrement au bouchon brûlé.

Le comédien obtempère. Remerciements mielleux de l'écrivain, qui assure ne pas savoir quel portrait prendre pour chez lui et l'autre pour le bureau. « La seule solution serait de prendre avec moi les deux chaque jour. » Condescendance ?

S'ensuit un échange qui fait barrir « l'éléphant dans la pièce » comme disent les Anglo-Saxons, c'est-à-dire le gros, très gros problème que personne n'ose aborder. Groucho explique qu'il s'apprête à visiter Israël en octobre. Réponse enthousiaste d'Eliot : « Je vous envie d'aller en Israël et j'aimerais y aller si le climat en hiver est bon car j'ai une vive admiration pour ce pays. » Hum. En s'adressant à l'un des symboles de l'humour juif et en louant l'État hébreu, le poète, longtemps murrassien, ne tenterait-il pas de faire oublier les régulières accusations d'antisémitisme dont il fait l'objet, ce qui après sa mort deviendra un genre universitaire en soi ? En 1934, dans son recueil de conférences *After Strange Gods*, Eliot fustigeait ce qu'on n'appelait pas encore le multiculturalisme : « La population devrait être homogène ; là où deux ou plusieurs cultures existent au même endroit, elles vont soit être intensément complexées ou alors être altérées et corrompues. Ce qui est encore plus important, c'est l'unité du fond religieux, et en combinant ces raisons de races et religion, cela rend indésirable n'importe quel grand nombre de juifs libres-penseurs. » En 1936, dans sa